



Après un attentat suicide attribué aux tigres tamouls contre la banque centrale du Sri-Lanka (23 janvier 1996)

quatorze dans les rues de Kigali. Il décrit l'Angola de la guerre éternelle que l'on croyait éteinte.

Nous fûmes quelques-uns, du Liban à la Bosnie, de la mer de Chine à l'Afghanistan, du Kosovo à la Tchétchénie, à hurler pour attirer l'attention, pour dire que l'humanitaire et la politique étaient indissociables. Qui nous entendit parmi les sérieux, les doctes dirigeants et penseurs de ce monde ? Ils n'avaient pas appris le tragique de l'Histoire, ils ne voulaient pas savoir que l'avenir se lit dans les grands fracas économiques comme dans le quotidien des conflits mineurs, dans ces guerres oubliées par les riches, par commodité et qui, un jour, infailliblement, débordent de la carte. Guerres sans frontières et sans typologie, conflits des hommes, des cultures et des religions, expression d'une globalisation qu'on ne pouvait pas plus décrypter à Davos qu'à Gênes. Réalités du monde : pauvres contre

riches, islam conquérant contre islam tendre et généreux, Talibans contre Massoud et contre Amin Wardak. Nous en sommes là. Et nous l'avons cherché.

Quelle que soit la qualité de ses reportages, je tiens la seconde partie du livre de Lévy comme plus remarquable encore. Et aujourd'hui nécessaire. Dans un chapitre consacré à Massoud, l'Afghan assassiné en préambule à l'attaque contre les « twin towers », il rapporte leur dernier entretien : « *Qui sait ce qui pèse le plus lourd, du pétrole ou des valeurs démocratiques ?* », demande le Lion du Panchir. Et il ajoute : « *Ben Laden habite à Kandahar, les Américains le savent, dans la même rue que le mollah Omar, chef suprême des talibans. On bombarde un camp de réfugiés à 100 kilomètres où peut-être il n'a jamais mis les pieds. On se moque du monde en général et de nous, les Afghans, en particulier...* » Si demain Ben Laden plutôt que

Massoud devient le Guevara d'une jeunesse éperdue, ce sera aussi notre faute. Mourir pour des idées, ou mourir pour rien ? C'est quoi l'espèce humaine ? Peut-on être sartrien à Bujumbura ? Pour qui combattons-nous ? Bernard-Henri Lévy écrit la réponse. Dans ses notes, le même homme, intellectuel et aventurier, sonne la charge à sa manière : caresse et poing dans l'estomac. La vie, la politique et la littérature : cinquante-huit réflexions qui vont du carnet de voyage à la philosophie. Pour Bernard-Henri Lévy, comme pour Foucault, les deux exercices sont liés : la philosophie n'a de sens que dans l'Histoire et donc dans le réel.

Il ne manquera pas d'esprits étriés pour accuser l'auteur de profiter de la souffrance des autres. Bernard-Henri Lévy a l'habitude de ces jalousies. En France, il ne fait pas bon avoir raison trop tôt. Ceux qui ne voyaient pas l'importance de la guerre en Bosnie menée par

des patriotes musulmans ; ceux qui ne savaient pas où se trouvait le Kosovo alors que la communauté internationale y aidait des Musulmans rebelles et démocrates ; ceux qui considèrent que la Tchétchénie est encore partie intégrante de l'empire russe rénové, tous ceux-là n'aimeront pas son livre. Les militants des droits de l'homme, eux, s'y reconnaîtront.

Nous autres, enfants de l'après-guerre, n'avons pas pu nous battre contre le fascisme ni nous enrôler aux côtés des républicains espagnols. Nous n'avons rien pu faire contre la Shoah. Nous sommes restés longtemps en mal d'épopée, avant de nous en inventer une, loin d'une France qui nous semblait trop fade. C'est pourquoi nous avons aimé Malraux tout en sachant que ses livres dépassaient l'homme, nous avons formé nos esprits au contact de ces « écrivains mercenaires », les Apollinaire, les Lawrence d'Arabie, les Victor Serge, les Hemingway, les Aragon. Avec ses *Réflexions*, Bernard-Henri Lévy a signé le carnet de route de notre génération. Au fond, nous savions ce qui allait arriver. A parler de la guerre des autres, on finit toujours par parler de soi. Aujourd'hui sommes-nous en guerre ou en paix ? Notre monde a basculé lorsque nous avons vu tomber ces virgules de vie, ces hommes et ces femmes qui, pour ne pas brûler vifs, se jetaient des fenêtres des gratte-ciel, libre et ultime décision, et s'élançaient dans le vide depuis les tours jumelles, tombant lentement, agitant bras et jambes. Et surtout ces deux là qui, je le jure, se donnèrent la main et que je vis si longtemps flotter le long des parois de verre et d'acier des twins, avant qu'elles n'implosent dans nos cœurs, brisant à jamais notre sentiment de supériorité. Et de fausse innocence.

★ Signalons de Bernard-Henri Lévy la parution en poche de *Mémoire vive* (Le Livre de poche, « biblio essais », n°4311).

# « Fabriquer une comédie humaine »

**V**oici sans doute le livre de Bernard-Henri Lévy qui illustre le mieux ce qu'il désigne lui-même comme sa « folie de l'ubiquité ». A la fois reportage, traité et fragments d'autobiographie, comme on en trouvait déjà dans *Le Lys et la Cendre* et *Comédie* (Grasset). « Oui, la folie de l'ubiquité, en tous les sens du mot, y compris géographique : être en plusieurs lieux à la fois, c'est peut-être un rêve d'enfant, mais j'ai parfois le sentiment d'y parvenir... Ce doit être une névrose... » Est-ce ce désir là qui perturbe la tentation autobiographique, très forte dans ce texte, mais comme retenue ? « Sûrement, répond Bernard-Henri Lévy. En effet, je ne me livre pas tant que ça dans ces chapitres autobiographiques. Ce n'est pas encore ici que "j'abats mon jeu", comme disait Aragon qui ne l'a d'ailleurs jamais abattu. Plus tard... On verra. Abattre son jeu, c'est dire vraiment comment



on fonctionne, comment on vit, etc. Ce n'est pas l'heure. Et puis mon désir d'ubiquité n'exclut-il pas l'idée même d'abattre son jeu ? »

Il y a toutefois dans ce livre la volonté d'affirmer la cohérence d'un parcours – qui se dessine nécessairement, ou pas du tout, quand on atteint la cinquantaine – ainsi que le refus de renier sa jeunesse. « Je pense la même chose qu'il y a quelque trente ans, au moment de ce que je vois comme une seconde naissance, après l'enfance, après l'adolescence, auprès d'Althusser », dit Bernard-Henri Lévy. Ainsi de son analyse du maoïsme, très à contre-courant des slogans actuels : « Assez vite [j'ai compris], écrit-il, ce qui se jouait vraiment dans cette affaire (en gros : la seule "langue" qu'avaient à leur disposi-

tion les hommes et les femmes de ma génération pour donner congé au stalinisme (...), un avant-poste dans le dispositif adverse et qui, de l'intérieur, travaillait à le détruire ; un biais, un détour, une ruse de l'histoire, un chas d'aiguille, où commençait de se faufiler le fil de cet anticommunisme de gauche dont je tiens aujourd'hui que l'élaboration fut l'honneur de ma génération). »

Comme à chaque fois que Bernard-Henri Lévy parle de lui, la figure de Louis Althusser resurgit, et elle n'est jamais évoquée sans une certaine gravité : « Peut-être parce que c'est une figure de paternité intellectuelle. Peut-être aussi parce que c'est l'être au monde que j'ai le moins percé à jour. Je n'avais pas compris que la raideur théorique, l'antihumanisme étaient comme une chape posée sur une folie galopante. Mais le peu de philosophie que je sais, c'est lui qui me l'a enseigné. Pourquoi j'en parle autant ? Je ne sais pas. Probablement à cause de son énigme. Et parce que je l'aimais. Et puis parce que c'est l'intellectuel avec qui j'ai eu le sentiment le plus vif d'une transmission réussie. Il faudra que je m'explique davantage sur tout cela. »

De cette autobiographie toujours différée, ce qui apparaît de la manière la moins elliptique dans *Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire*, c'est l'interrogation de Bernard-Henri Lévy sur sa manière de faire du journalisme. Il se réfère à Sartre considérant le journalisme comme genre littéraire par excellence « pour quelqu'un, ajoute-t-il, qui a parfois le sentiment d'étouffer, ici, dans la vie courante.

« J'aime les situations extrêmes, où l'on se met en péril. J'ai l'impression de sentir plus, de penser mieux, quand je suis "ailleurs", dans des zones du monde improbables. » « C'est pour cela que je fais du journalisme depuis le début des années 1970. Mais, au fil du temps, le rapport entre journalisme, politique et littérature s'est inversé. Je n'ai jamais eu l'amour de la guerre. Mais il y avait cette ancienne "jubilation de l'enfer" que je décris dans le récit. Et puis il m'est arrivé de penser qu'une guerre était juste et qu'il était juste de

s'en mêler. J'ai donc fait d'abord du journalisme avec une démarche politique. Je dirais jusqu'à la Bosnie. Aujourd'hui, cet aspect-là s'éclipse et l'élément littéraire prend le dessus. »

Ubiquité encore : « J'ai toujours pensé, insiste Bernard-Henri Lévy, que quand on a le privilège de pouvoir vivre plusieurs vies, il serait stupide de se résigner à en avoir une seule. A Paris, dans le milieu littéraire de Saint-Germain-des-Près, je m'ennuie. » Manquerait-il de « vie intérieure » ? « Non, mais je crois que ma vie intérieure fonctionne encore mieux quand elle entre en combinaison avec des sensations autres. Je ne fais pas du journalisme pour oublier mes propres démons, mais au contraire pour aller à leur rencontre. Souvent les écrivains croient que lorsqu'ils sont dans leur chambre, ils sont face à leurs démons et ils sortent pour se détacher d'eux-mêmes. Pour moi, c'est le contraire. »

C'est pourquoi le journalisme, pour lui, « s'inscrit dans un projet global d'écriture, une démarche d'écrivain ». « Je n'ai pas la même manière de regarder le monde que les journalistes de métier. Je ne donne pas de chiffres, pas d'informations brutes. Je cherche au contraire, partout, des traces de subjectivité. Je veux fabriquer des visages. Donner à sentir des corps. Le fantasme absolu et secret, ce serait, bien sûr, "fabriquer une comédie humaine". Un jour je ferai des romans de tout cela. Et, aussi, l'autobiographie dont je ne donne aujourd'hui que des bribes. Parce que, si, dans la vie, je respire mieux quand je bouge, dans l'écriture je respire de la même manière quand j'écris *Le Siècle* de Sartre ou ces récits de voyage. Tout ça est taillé dans le même drap. Mon travail, je le vois comme une sorte de système absolument plan où les différents genres sont là, au même niveau, et je vais de l'un à l'autre. » Peut-être y a-t-il, par fragments encore, dans son livre comme dans ses propos, la définition de Bernard-Henri Lévy de la maturité, celui qui sent que pour un écrivain, il n'existe, au bout du compte, qu'une seule manière d'abattre son jeu, faire une œuvre.

Josyane Savigneau